

Au prolétaire

Ô captif innocent qui ne sais pas chanter

Écoute en travaillant tandis que tu te tais

Mêlés aux chocs d'outils les bruits élémentaires

Marquent dans la nature un bon travail austère

L'aiglon juste et pur ou la brise de mai

De la mauvaise usine soufflent la fumée

La terre par amour te nourrit les récoltes

Et l'arbre de science où mûrit la révolte

La mer et ses nénies dorlotent tes noyés

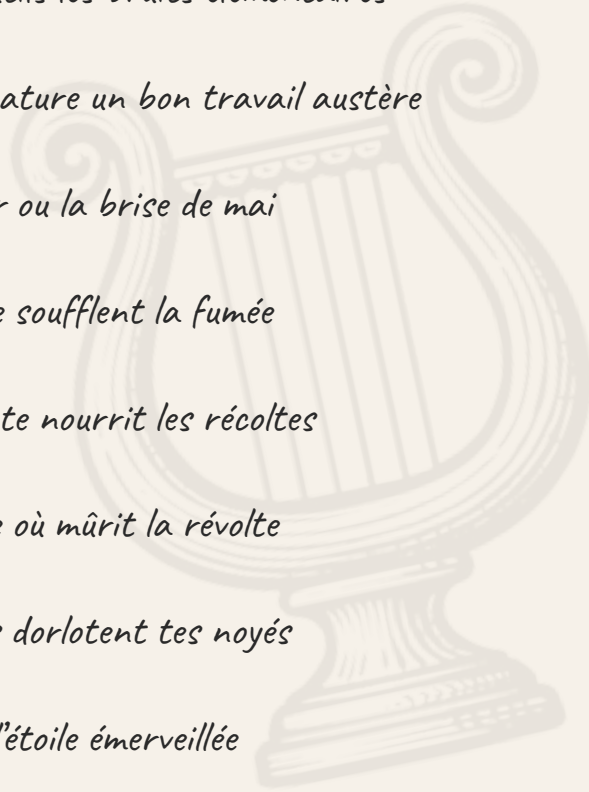
Et le feu le vrai feu l'étoile émerveillée

Brille pour toi la nuit comme un espoir tacite

Enchantant jusqu'au jour les bleuités du site

Où pour le pain quotidien peinent les gars

D'ahans n'ayant qu'un son le grave l'oméga



*Ne coûte pas plus cher la clarté des étoiles
Que ton sang et ta vie prolétaire et tes moelles
Tu enfantes toujours de tes reins vigoureux
Des fils qui sont des dieux calmes et malheureux
Des douleurs de demain tes filles sont enceintes
Et laides de travail tes femmes sont des saintes
Honteuses de leurs mains vaines de leur chair nue
Tes pucelles voudraient un doux luxe ingénu
Qui vînt de mains gantées plus blanches que les leurs
Et s'en vont tout en joie un soir à la male heure
Or tu sais que c'est toi toi qui fis la beauté
Qui nourris les humains des injustes cités
Et tu songes parfois aux alcôves divines
Quand tu es triste et las le jour au fond des mines*

Guillaume Apollinaire (1880-1918)